

CINÉ-SUD PROMOTION ET BOBINE FILMS

PRÉSENTENT

CLAUDIO CATAÑO

PAULINA GARCIA

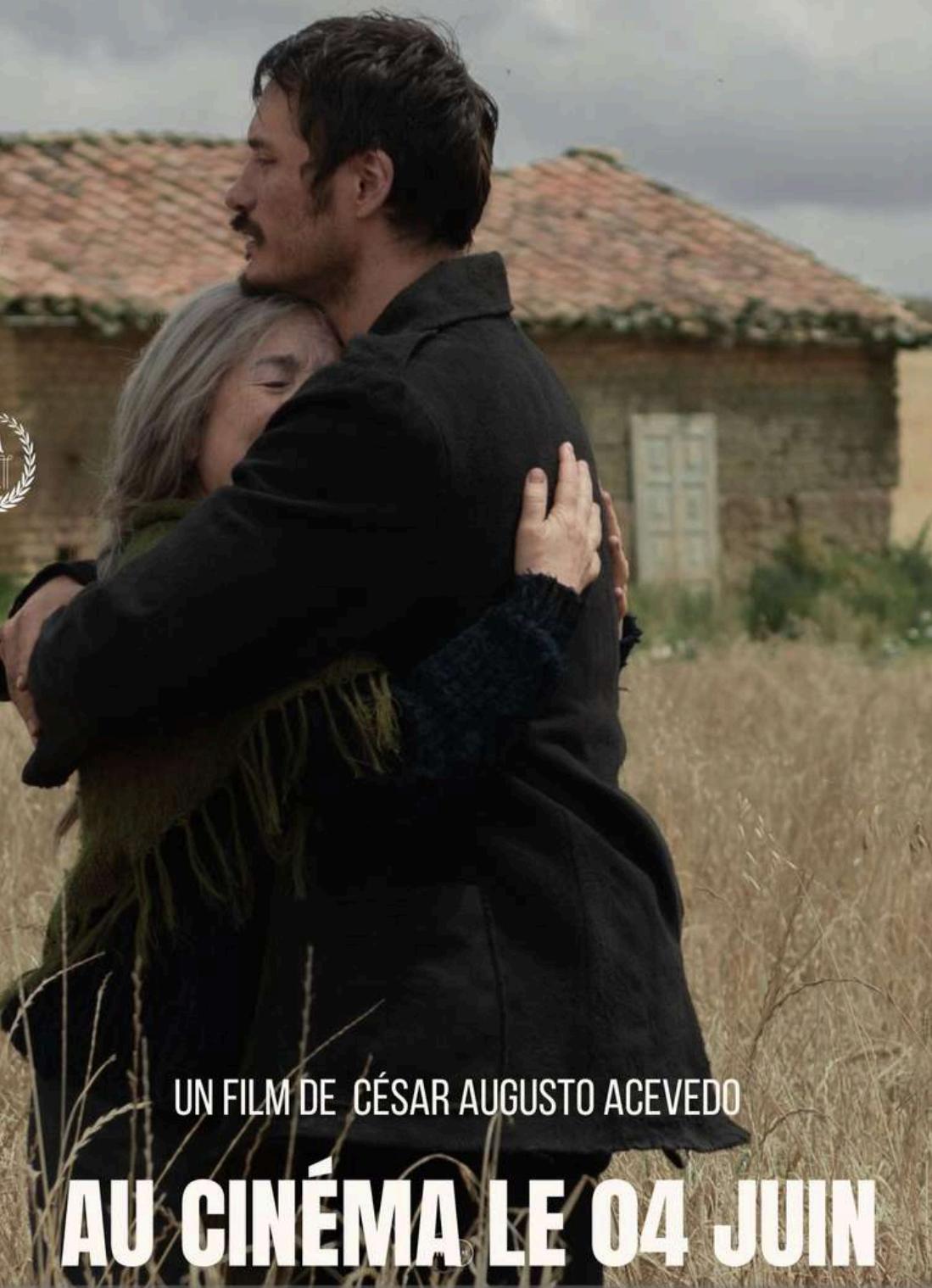
HORIZONTE

HORIZON

OFFICIAL SELECTION

TIFF

TORONTO INTERNATIONAL
FILM FESTIVAL 2024



UN FILM DE CÉSAR AUGUSTO ACEVEDO

AU CINÉMA LE 04 JUIN

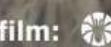
INERCIAS PELÍCULAS et CINE SUD PROMOTION présentent « HORIZONTE » un film de CÉSAR AUGUSTO ACEVEDO avec CLAUDIO CATAÑO, PAULINA GARCIA, EDGARD DURAN, MICHAEL HENAO
Scénario CÉSAR AUGUSTO ACEVEDO. Directeur de la photographie MATEO GUZMÁN Montage SOLEDAD SALFATE, CAMILA BELTRÁN Son JUAN CAMILO MARTÍNEZ. Musique HARRY ALLOUACHE Décors:
MARCELA GOMEZ Maquillage LINA FERNANDEZ Producteurs PAOLA PÉREZ, THIERRY LENOUVEL Co-production TARANTULA, INVIVO FILMS, QUIJOTE FILMS, UNA FILM Distributeur BOBINE FILMS



CINÉ-SUD
PROMOTION

INERCIAS

unafilm:



QUDOTE



PROGRAMA
IBERMEDIA



Ciné-Sud Promotion et Bobine Films
présentent

HORIZONTE

Un film de
CÉSAR AUGUSTO ACEVEDO

Fiction – 2024 – 2h05 minutes – VOSTF

Colombie, France, Luxembourg, Chili, Allemagne

AU CINÉMA LE 04 JUIN

Photos et matériel de presse disponibles sur :
www.bobine-films.fr

Attachée de presse
Claire Viroulaud
claireviroulaudpresse@gmail.com
06 87 55 86 07

Programmation
Tiziano Soreca
ts.oresca@gmail.com
06.27.10.44.53

Bobine Films
Jovita Maeder
jovitamaeder@bobine-films.fr
0695646285

A photograph showing a man from behind, walking away through a field of tall, dry grass. He is wearing a dark, possibly black, coat. The sky above is filled with heavy, grey clouds, suggesting an overcast day. The overall atmosphere is somber and contemplative.

Synopsis

Séparés pendant des années en raison d'un conflit armé, Basilio et sa mère se retrouvent enfin et se mettent en quête du père disparu. Mais tous deux sont désormais morts. Cherchant à expier ses crimes passés, commis à l'époque où il était un criminel de guerre, Basilio va tenter d'obtenir le difficile pardon de ses victimes. Mais aussi celui de sa propre mère...

Entretien avec César Acevedo

Quelle a été la genèse du film ?

Horizonte est né d'un désespoir : pourquoi continuons-nous à nous tuer les uns les autres dans un conflit armé sans aucun sens ? Cette question m'obsédait. Tous nos enfants sont pourtant originaires du même pays, de la même terre. D'une certaine façon, entreprendre la réalisation de ce film était donc une tentative pour moi de comprendre ce qui était arrivé à notre société. La seule chose dont je suis sûr aujourd'hui, c'est que le principal problème se trouve à l'intérieur de chacun d'entre nous. Nous sommes un peuple qui s'est tellement habitué à la mort que nous oublions ce que vaut vraiment la vie. C'est douloureux pour moi de l'avouer mais force est de constater à quel point nous sommes désensibilisés à la violence et combien on peine à éprouver de l'empathie face aux douleurs des autres.

Mon angoisse s'est exacerbée avec les résultats du Plebiscito por la Paz de 2016 (un référendum colombien qui s'est tenu pour approuver l'accord de paix entre le gouvernement colombien et les Forces Armées Révolutionnaires de Colombie). Dans cette consultation, il était demandé à toute la population s'il fallait signer un accord de paix avec la guérilla des FARC, avec qui l'État Colombien était en conflit depuis plus de cinquante ans. Le choix était simple : Oui ou Non. Le Non a fini par gagner, ce qui est révoltant ! J'ai commencé à me poser plusieurs questions. Comment pouvons-nous rester humains face à des conditions si inhumaines ? Est-ce qu'il y a véritablement quelque chose d'assez puissant pour s'opposer au cynisme et au désespoir ?

La structure du film est singulière. On passe d'une époque à l'autre, au gré des souvenirs des personnages. Pourquoi ce choix de narration ?

L'un de mes plus grands défis était de construire, avec le plus de rigueur possible, l'espace dans lequel allait se dérouler le film. À savoir un espace spirituel, une sorte de limbe. J'ai construit un univers qui m'est propre. Pour informer les vivants, je devais représenter les morts. De la même manière, pour parler du fini, il fallait que j'évoque l'infini. Sans pour autant verser dans le fantastique !

Au contraire, mon intention était de faire un film extrêmement réaliste, qui se déroule dans des endroits où la violence a vraiment été présente, avec des personnages les plus humains qu'ils puissent exister même s'ils ne sont plus de ce monde. Je cherchais une façon de parler depuis leur monde, avec le reflet de leurs actes et de leurs esprits. Cet autre univers se construit à travers eux, à travers leurs gestes, leurs regards, leurs souvenirs, leurs sensations et leurs expériences. Mais également à travers les fantômes des victimes et des bourreaux puisque l'on ne peut pas parler de la violence en omettant des personnes.

Cela m'a mené à me pencher sur la manière dont le temps devait se ressentir dans ce monde spirituel où se déroule le film. Ce que j'ai trouvé et voulu exprimer tournait autour de ce temps subjectif où le présent et le passé pouvaient exister simultanément. C'était une condition fondamentale pour la construction de ces personnages qui ne sont pas juste coincés entre la vie et la mort. Ils existent dans un temps qui n'est qu'une expression de leurs émotions et de leurs pensées. Cela finit par former tout un univers physique, moral et spirituel.

Au centre du propos, il y a ces deux personnages, une mère et son fils. Horizonte n'est-il pas avant tout une œuvre sur la filiation et la transmission ?

Je vois plutôt les choses ainsi. Si deux personnes pouvaient penser ou ressentir quelque chose en même temps et de la même manière, alors il serait plus facile pour eux d'arriver à une compréhension mutuelle. Mais c'est impossible. En conséquence, la seule façon d'arriver à connaître et comprendre l'autre est le dialogue. C'est pour cette raison que le film est centré sur une mère et son fils. Il y a ce lien physique, affectif et spirituel puissant qui ne pourrait pas exister entre deux personnes qui ne sont pas de la même famille.

Pourtant, Basilio et Inés n'arrivent pas à se reconnaître au début. Pas seulement dans leurs rôles de victime et de bourreau mais aussi parce qu'ils ne partagent aucune expérience commune. C'est pour cette raison que, dans Horizonte les protagonistes ne peuvent pas avancer individuellement. Ils ont besoin de l'autre pour comprendre ce qu'ils sont et ce qui leur est arrivé.

Ce sont précisément ces gestes d'acceptation et de reconnaissance qui permettent à Inés et à Basilio de commencer à s'aimer, se pardonner et finalement se réconcilier. Le film porte sur l'acceptation et la reconnaissance des autres. Il s'agit de la seule façon de transformer notre monde à un niveau personnel mais également collectif. Cela demande un grand effort par rapport à notre capacité de nous donner aux autres d'une manière sincère et intègre.

Le film est très visuel, notamment avec cette brume dans laquelle évolue vos protagonistes. Avez-vous des références en tête ?

J'avais en tête un voyage physique et spirituel dans un monde complètement dévasté par la guerre où Dieu habite dans les silences. C'était un vrai défi sur le plan de la photographie ! (rires) Pour arriver à ce résultat, j'ai travaillé avec mon chef opérateur, Mateo Guzmán. Nous avons essayé de dépeindre cet univers tout en laissant le spectateur maître de son interprétation. Qu'elle soit intellectuelle ou émotionnelle. Nous avons fait des associations poétiques, en utilisant la logique de la poésie comme une façon d'établir un rapport avec la réalité. Nous devions utiliser le langage cinématographique pour traduire les pensées et les sentiments de nos protagonistes. Arriver à saisir l'intériorité de nos personnages exigeait des éléments nécessairement concrets. Les visages devaient être comme des paysages qui extériorisent leurs passions internes. Nous avons tenté de donner une émotion propre à chaque séquence par l'utilisation de la lumière. Enfin, l'observation de la nature construisait une idée sur le spirituel et le sacré.

En ce qui concerne les références, j'avais en tête des peintres tels que Goya avec ses « Pinturas Negras » (Peintures Noires) ou quelques œuvres de Caspar David Friedrich comme «Le Voyageur contemplant une mer de nuages». Sur le plan littéraire, j'ai été influencé par des auteurs comme Dante ou l'écrivain mexicain Juan Rulfo. Enfin, d'un point de vue purement cinématographique, il y a Andreï Tarkovski bien sûr. Pas seulement pour sa conception du temps ou ses façons d'utiliser le matériel cinématographique, mais surtout pour la manière dont il a essayé de rapprocher les spectateurs de la vie.

Malgré son ambiance parfois éprouvante, l'épilogue de Horizonte tend vers une forme d'optimisme. Comment aimeriez-vous que les spectateurs interprètent ce dénouement ?

De mon point de vue, Horizonte est un exercice d'humanisation autour du vrai sens de la vie dans un monde qui veut constamment nous faire croire que tout est perdu. Ce que j'aimerais que le spectateur comprenne, c'est que nous sommes capables de créer même si nous pouvons détruire les choses. De la même manière, nous sommes autant capables d'infliger des blessures que de les guérir. Enfin, nous pouvons avoir de l'espérance ou croire que tout est perdu. Finalement, notre plus grande vertu en tant qu'êtres humains devient aussi notre plus grande tragédie. Nous sommes absolument libres de faire ce monde à l'image de ce que nous avons dans nos coeurs et nos esprits. Si Horizonte se passe dans l'au-delà, c'est aussi pour nous rapprocher de la vie, pour nous reconnecter à elle.

Dans le rôle de Basilio, Claudio Cataño est saisissant. Comment l'avez-vous choisi ?

J'ai rencontré Claudio pendant le casting. Dès le début, j'ai été étonné par sa capacité à transmettre des émotions. Il passait d'un personnage extrêmement fort à un être fragile. Ces qualités étaient parfaites pour se glisser dans la peau de Basilio. Son personnage est un monstre, un être complètement déshumanisé en raison de tout ce qu'il a vécu pendant la guerre. Son but est de récupérer son humanité, mais pour y arriver, il devra se détruire physiquement, moralement et spirituellement. Claudio a su le comprendre et a réussi à construire cet univers intime et personnel. Je suis admiratif de son travail, parce que je suis conscient de la difficulté de s'attacher à un tel personnage, si cruel. Mais Claudio a démontré une grande intelligence en comprenant que son personnage ne se résumait pas juste à sa noirceur, qu'il avait aussi une part de lumière ainsi qu'un désir de transformation et de rédemption. Malgré ses doutes, ses peurs et sa culpabilité.

Face à lui, Paulina Garcia est de nouveau incroyable. De quelle manière dirige-t-on une telle actrice ?

Paulina est une actrice d'exception. Elle est sensible, précise et surtout extrêmement généreuse. Travailler avec elle a été une magnifique expérience. Ensemble, nous avons beaucoup discuté de l'histoire, de son personnage, de certains passages déterminants du scénario. Elle avait le geste précis, le mot juste, le ton adéquat. Surtout, elle avait confiance en moi et m'écoutait, ce qui est fondamental dans le rapport créatif entre les acteurs et un réalisateur.

Il y a également une autre chose à souligner. Le personnage d'Inés ne peut pas être réduit à celui de « mère d'un meurtrier ». Son univers, tant intérieur qu'extérieur, est beaucoup plus complexe que ça. C'est une victime, mais aussi une femme qui risque ses idéaux pour faire face à toute l'horreur de la guerre. C'est là où Paulina m'a montré toutes ses qualités en tant que personne et en tant qu'actrice. Elle ne s'est pas ménagée. J'ai été extrêmement chanceux de travailler avec elle et Claudio.

Quid de l'ambiance sonore ?

La question de la représentation de la violence dans le film a été compliquée. Je ne voulais pas montrer explicitement les horreurs de la guerre. Je ne voulais pas retranscrire la violence en tant que telle mais plutôt m'intéresser à ce qui reste et ce qui se passe après les traumatismes liés à la violence. Créer l'ambiance sonore d'un récit à la fois très sensoriel et rationnel. C'est pour ces raisons que le son est si important dans le film. D'un côté, il cherche à produire des sensations particulières comme le vide, la solitude ou encore la désolation. D'un autre côté, il devient l'écho d'un passé et d'actes qui sont toujours d'actualité dans certains endroits du monde.

par exemple, il y a cette séquence où le massacre du village n'est représenté que par le son. L'ouïe est un sens imaginatif et évocateur qui rend au spectateur la liberté de créer et ressentir ses propres images. Évidemment, tout cela n'aurait pas été possible sans le travail de mon compositeur, Harry Allouche. D'une certaine manière, il incarne une grande partie de l'âme de ce film. Ici, la musique relie et sépare le temps. Elle le soutient, lui donne forme mais aussi le limite. La musique permet de se rapprocher de nouveau de la vie et de retrouver l'harmonie perdue dans le monde où nous vivons.

Quels sont vos projets ?

Mes films parlent de qui je suis et d'où je viens. C'est ma façon de questionner notre rapport à l'existence. Par exemple, l'enjeu majeur de mon premier film, *La Tierra y la Sombra*, était la famille. *Horizonte* traite plutôt du rapport que j'entretiens avec mon pays. Si j'arrive à tourner un troisième long-métrage, j'aimerais parler d'une façon plus intime de ma propre expérience dans ce monde. De ce que j'aime et m'anime au quotidien. Concrètement, j'aimerais tourner un film sur ce que je pense être la joie et la dignité sur cette terre. Ce sera une comédie cette fois. Tout du moins, je l'espère !

Entretien avec Paulina García



Avant Horizonte, connaissiez-vous le travail de César Acevedo ?

J'avais vu *La Tierra y la Sombra*. J'avais été bouleversée par l'univers et l'esthétique de César sur ce film. Des qualités que l'on retrouve d'ailleurs dans *Horizonte*.

Comment définiriez-vous votre personnage ?

Inés est une femme qui a toujours attendu. D'abord son mari, qui a été enlevé. Elle a dû tout prendre en charge et faire de son mieux pour continuer à vivre, malgré la crainte et la douleur. Avec la perte de son fils, elle sombre dans le désespoir et la solitude. Inés appartient à ce genre de femmes qui tiennent, quoi qu'il arrive.

Comment avez-vous abordé le caractère presque métaphysique du film ?

Je ne sais pas si c'est vraiment métaphysique. Je vois plutôt ça comme un mélange entre la surprise et l'horreur. Que ferait-elle de son présent ? Pour elle, rencontrer son fils et comprendre ce qu'il a fait est quelque chose de très compliqué - et on peut le comprendre !

Pour le spectateur, *Horizonte* a tout d'une véritable expérience cinématographique. Est-ce que cela s'est ressenti au moment du tournage ?

Absolument. C'est vraiment comme cela que je m'en souviens. Comme une sorte d'exercice de méditation.

Comment s'est passée votre collaboration avec Claudio Cataño ?

J'ai le souvenir d'une véritable camaraderie. Nous avons tourné dans des décors incroyables. Les scènes étaient si intenses à travailler que nous avons fait en sorte d'être complètement liés. Nous nous sommes vraiment soutenus artistiquement mais aussi humainement, nous pouvions compter l'un sur l'autre.

Entretien avec Claudio Cataño

Votre personnage, Basilio, est très complexe. Comment l'avez-vous appréhendé ?

Je crois que mon travail, en tant qu'acteur, est d'être comme une sorte de moteur. Je ne saurais pas expliquer de quelle manière mais j'ai réussi à connecter l'univers de Basilio avec le mien. À trouver des choses similaires. C'est un personnage qui aspire à la lumière après avoir été dans l'obscurité. Il est écrasé par ses actions passées. J'ai dû faire un long travail en amont du tournage notamment avec ma voix et mon corps pour me représenter le plus fidèlement possible l'aridité de ce personnage.

Il y a des scènes d'une puissance rare autour de cet homme en quête de rédemption. Parlez-nous en...

La question de l'humain et de l'inhumain est l'un des axes majeurs du film. Dans le cas de Basilio, je pense que quelque chose en lui se réveille. Quelque chose qui a longtemps été endormi et qui se révèle désormais, maintenant qu'il se libère de ses blessures. Il y a comme une sorte de renaissance du personnage, qui passe à travers son âme, son être ainsi que sa voix.

Horizonte est un vrai film d'acteurs. Vous donnez la réplique à la grande Paulina García. Comment travaille-t-on avec une telle comédienne ?

C'était une expérience formidable. C'est une comédienne extraordinaire, extrêmement généreuse avec ses partenaires. En outre, elle est très rigoureuse et précise dans son travail d'actrice. Cela simplifie les échanges sur le tournage. Travailler à ses côtés a été d'une grande fluidité.

Avez-vous une anecdote particulière du tournage ?

J'en ai beaucoup ! Nous avons tourné dans des endroits magnifiques, comme préservés de toute présence humaine. Je me souviens de la première semaine de tournage, avec la scène de la maison dans laquelle habite le personnage que joue Paulina García. Nous avions besoin d'un climat brumeux et humide pour les besoins de cette séquence et il a fallu attendre trois jours avant que nous commencions à tourner. Le temps que le soleil se décide à nous laisser enfin travailler (rires). Quand le brouillard a finalement fait son apparition, il y a eu quelque chose de magique sur le plateau. Nous étions dans une vallée recouverte de brume et c'était comme si nous flottions dans une mer blanche et éternelle. Ces trois jours d'attente m'ont permis d'observer les différentes personnes de l'équipe. Il y avait quelque chose de vital à faire ce film. Pour chacun d'entre nous. Je pense que tout le monde le ressentait.

César Augusto Acevedo

César Augusto Acevedo est né à Cali, en Colombie, en 1987. Il démarre sa carrière en 2014 en cosignant le scénario du film *Los Hongos* d'Oscar Ruiz Navia, sélectionné dans plusieurs festivals internationaux. L'année suivante, il réalise son premier film, *La terre et l'ombre* (*La tierra y la sombra*), présenté à la Semaine de la Critique au Festival de Cannes. Il remporte la Caméra d'Or. C'est le premier long-métrage colombien qui remporte cette prestigieuse distinction !

En 2016, César revient à Cannes pour présenter son court-métrage, *Los pasos del agua*, également sélectionné à la Semaine de la Critique.

En parallèle de son activité au cinéma, César est l'un des auteurs-réalisateur de la série *Turbia*, qui a notamment remporté le titre de la Meilleure Série Latino-Américaine. Depuis 2017, il travaille comme professeur de mise en scène dans différentes universités de Colombie. Il a également été programmateur pour le Festival International du film Cartagena de las Indias de 2018 à 2020.

Horizonte est son deuxième long-métrage. Le film a été présenté en avant-première mondiale au dernier Festival de Toronto, dans la section « Discovery ».





Paulina García

Actrice et metteuse en scène de théâtre, Paulina García est née à Santiago du Chili, en 1960. Elle débute sa carrière dans les années 1980 à la télévision dans plusieurs séries. Elle devient également une comédienne reconnue au théâtre où elle joue et met en scène de nombreuses pièces à partir des années 1990.

Le cinéma lui offre son premier rôle en 2002 avec *Tres noches de un sábado* de Joaquin Eyzaguirre. Une nouvelle carrière pour l'actrice qui est à l'affiche de nombreux films les années suivantes. En 2013, elle interprète une femme divorcée qui reprend goût à la vie à l'âge de 58 ans dans *Gloria* de Sebastian Lelio. Pour ce rôle, elle remporte l'Ours d'argent de la meilleure actrice à la Berlinale.

Désormais reconnue comme une figure majeure du cinéma latino-américain, Paulina García continue à tourner dans son pays d'origine (*Tout va bien* d'Alexandro Fernandez Almendras - 2016), mais aussi devant la caméra de la Mexicaine Patricia Riggen (*Les 33* - 2015), de l'Argentin Santiago Mitre (*El Presidente* - 2017) et même de l'Américain Ira Sachs (*Brooklyn Village* - 2016).

Les deux derniers films dans lesquels elle a joué, *Querido Tropico* et *Horizonte*, ont été présentés en avant-première mondiale lors de l'édition 2024 du Festival de Toronto.



Claudio Cataño

Acteur incontournable en Colombie, Claudio Cataño est né à Bogota, en 1986. Il fait des études d'art dramatique et commence sa carrière au cours des années 2000 en apparaissant dans plusieurs séries très populaires.

En 2014, le comédien passe à la réalisation avec le court métrage *Canal ST*. Il écrit et réalise ensuite deux longs métrages (*Moria* – 2016 et *Virginia Casta* – 2017). En tant qu'acteur, il s'illustre notamment devant la caméra de Harold Trompetero (*Nadie sabe para quien trabaja* – 2017), José Luis Arzuaga (*Aurora* – 2023) et même celle de son père, Mauricio Cataño Panesso (*Inventario* – 2024). Il a également joué dans la série à succès *Mil colmillos* en 2021.

En 2024 il joue le rôle principal du Colonel Aureliano Buendia dans *Cent ans de solitude*, adapté en série pour Netflix d'après le classique littéraire de Gabriel García Marquez. Il est actuellement en tournage de la deuxième saison.

Fiche technique

Réalisateur et scénariste
Chef opérateur
Montage
Consultant montage
Cheffe décoratrice
Musique
Ingénieurs du son
Mixage
Cheffe maquilleuse
Chef costumier
Produit par
Production
Co-producteur

Co-production
Distribution

César Augusto Acevedo
Mateo Guzmán Sánchez – ADFC
Soledad Salfate, Camila Beltrán
Matthieu Taponier
Marcela Gomez Montoya
Harry Allouche
Juan Camilo Martínez – ADSC
Anthony Juret, Jean-Guy Veran
Lina Fernanda Cadavid
Julián Mauricio Grijalba
Inercia Pictures, Ciné-Sud Promotion
Paola Pérez Nieto, Thierry Lenouvel
Donato Rottuno, Louise Bellicaud,
Claire Charles-Gervais, Giancarlo Nasi, Titus Kreyenberg
Tarantula, In Vivo Films, Quijote Films, Unafilm
Bobine Films

Casting

Claudio Cataño : Basilio
Paulina Garcia : Inès
Edgar Duran Galindo : Israel
Michael Steven Henao : Basilio (adolescent)